

Poulin, Jacques. 1978. *Les grandes marées*. Montréal, Leméac, 200 p.

André Renaud

Volume 5, numéro 1, automne 1979

Jacques Godbout

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200197ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200197ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Renaud, A. (1979). Compte rendu de [Poulin, Jacques. 1978. *Les grandes marées*. Montréal, Leméac, 200 p.] *Voix et Images*, 5(1), 193–195.
<https://doi.org/10.7202/200197ar>

**Jacques Poulin,
Les grandes marées,
Montréal, Leméac, 1978, 200 p.**

Je pense que ce roman de Jacques Poulin, — c'est le cinquième de l'auteur — atteint à une espèce de parachèvement en notre littérature d'imagination. Ici, l'imagination éclate et pousse jusqu'à l'affabulation en même temps qu'elle se trouve maîtrisée, canalisée par une technique et par un langage romanesque dont la perfection sera rarement parvenue à de tels sommets.

Pourtant, la situation est tellement simple au départ qu'elle préfigure un texte puis une tonalité qui pourraient aisément sombrer en un lyrisme facile. Traducteur de bandes dessinées (personnage bien de notre époque), misanthrope (personnage universel), Teddy Bear obtient de son patron d'être déporté dans une île déserte où il pourra tout à loisir faire son travail hebdomadaire, s'adonner à son sport (le tennis) favori puis méditer à son rythme un peu paresseux sur la destinée.

C'est là-dessus, sur ce matériau initial, que Jacques Poulin invente une machinerie qui débride l'imagination et la mène aux plus beaux sommets de la liberté, celle de l'invention puis celle du verbe. L'heureux insulaire s'approprie d'abord son nouveau milieu, tel un Crusoë, tant celui de Defoë que celui de Tournier (et pourtant je ne veux ici que proposer au passage ces analogies, tellement le récit de Poulin me paraît original et tenir ainsi à ses propres forces internes, à sa fascination singulière).

Découvrir d'abord l'île abandonnée, en faire le tour, découvrir ses deux maisons, les secrets de l'environnement, les joies de la solitude et du silence, s'abandonner à ses rythmes intérieurs puis adapter tous ces plaisirs nouvellement conquis aux exigences du labeur de la traduction. Vivre avec cette somme innombrable de personnages que l'on apprend à connaître puis à fréquenter comme amis en s'entourant, pour être mieux fidèles à eux, des outils indispensables, comme par exemple, un dictionnaire (Le Harrap's) qui devient une véritable Bible, d'autres ouvrages qui, bien davantage que des instruments de références, se présentent comme des univers de surcroît, des cosmos privilégiés où sans fatigue s'abreuve le quotidien pour s'en nourrir à satiété. Avec, aussi, une gourmandise qui n'en demanderait pas plus et qui demeurerait rassasiée, à condition qu'on respecte certaines nécessités

fondamentales dont la plus fantaisiste est sans doute la création et l'existence de Prince, ce robot génial qui sert de compagnon de jeu au tennis et qu'il n'est pas facile de vaincre. Cette seule invention, qui consiste à remplacer l'homme par une image qui lui est supérieure et stimulante tout ensemble correspond à la philosophie même de la bande dessinée et rejoint ainsi toute l'organisation, toute la structure du roman. (Je suis convaincu qu'une analyse sémiologique de ce roman, — sans doute de l'œuvre entière — de Jacques Poulin donnerait des résultats étonnants).

Or voilà que cet ordre que le personnage a voulu établir pour lui-même et qui est à la fois extraordinaire et exceptionnel se trouve bouleversé par un patron qui n'entend rien au bonheur et qui, en malencontreuses successions, introduit dans la vie de l'île d'abord une chatte pour accompagner le chat, ensuite une jeune femme pour accompagner son protégé, puis plus tard sa propre épouse et enfin un philosophe, toutes ces personnes étant irrémédiablement faites pour perturber la commodité du paradis rêvé. L'art de Poulin consiste ici à ménager l'équilibre psychologique et, partant celui du roman, entre la candide personnalité de Teddy Bear, son aventure intérieure et l'individualité théâtrale des visiteurs inopportuns, bavards et insoucieux. Cela consiste donc à découvrir une économie de style convenable à ce propos : entre le réel et la fable, entre le drame et le tragique, entre la spontanéité et l'érudition. Car il y a de tous ces éléments dans *Les grandes marées*. La perspective est toute contemporaine dans le sens où le personnage principal, d'ores et déjà sorti du milieu, s'adonne à une pratique satirique de son quotidien, dans la mesure où pour lui, le littéraire l'emporte sur la plate réalité du jour, où le rêve domine par-dessus tout au point où il réussit à propulser dans son propre imaginaire et comme malgré eux tous ces autres personnages qu'on lui impose et dont il sait le secret de les transformer en créatures ludiques, sauf pour ce qui est de Marie, qui elle, (*Vendredi au féminin*) conserve une beauté poétique d'une rare tendresse, depuis le début jusqu'à la fin du récit.

Comme la suite habilement orchestrée des bandes dessinées, les personnages de ce roman montrent l'essentiel et ne montrent que ça. Les sentiments purs, absolus, sans demi-teintes, comme l'émerveillement, le goût de l'instant, l'amour du soleil ou de la nuit, la joie d'être ce qu'ils sont et, peut-être, la crainte de ce qu'ils sont dès l'instant où ils éprouvent leurs sensations sans prolongation tragique, pour ainsi dire, sans durée.

Il faut conséquemment mesurer son verbe, lexique, images, métaphores et symboles comme l'on jauge une denrée rare, avec scrupule et parcimonie. Un peu comme un poème, je crois, la bande dessinée est l'expression de l'instant privilégié. C'est une fulguration, c'est une suite d'éclairs, cela illumine le ciel, cela enchante le regard, cela émerveille, cela subjugue.

C'est ici, à n'en point douter, le roman le plus fructueux que l'on ait fait paraître chez nous depuis un bon moment. Les personnages y vivent avec superbe densité, dirigés par une écriture unique dont la plus belle qualité est

de s'inscrire de plain-pied dans la très pure tradition des grands auteurs fantaisistes. C'est de cette fantaisie que naît l'émotion ; c'est elle enfin qui atteste les mérites du roman.

André RENAUD